

Tu m'as sauvé la vie; et, pour reconnaissance,  
 Je voudrais à tes feux ôter leur récompense!  
 Et, ministre insolent d'un prince furieux,  
 Couvrir de cette honte un nom si glorieux!  
 Ingrat à mon ami, perfide à ce que j'aime,  
 Cruel à la princesse, odieux à moi-même!  
 Je te connais, Léonce, et mieux que tu ne crois;  
 Je sais ce que tu vaux et ce que je te dois.  
 Son bonheur est le mien, madame; et je vous donne  
 Léonce et Martian en la même personne;  
 C'est Martian en lui que vous favorisez.  
 Opposons la constance aux périls opposés.  
 Je vais près de Phocas essayer la prière;  
 Et si je n'en obtiens la grâce tout entière,  
 Malgré le nom de père et le titre de fils,  
 Je deviens le plus grand de tous ses ennemis.  
 Oui, si sa cruauté s'obstine à votre perte,  
 J'irai, pour l'empêcher, jusqu'à la force ouverte,  
 Et puisse, si le ciel m'y voit rien épargner,  
 Un faux Héraclius en ma place régner!  
 Adieu, madame.

## SCÈNE V. — PULCHÉRIE, MARTIAN.

PULCHÉRIE.

Adieu, prince trop magnanime,  
 Prince digne en effet d'un trône acquis sans crime;  
 Digne d'un autre père. Ah! Phocas! ah! tyran!  
 Se peut-il que ton sang ait formé Martian?  
 Mais allons, cher Léonce, admirant son courage,  
 Tâcher de notre part à repousser l'orage.  
 Tu t'es fait des amis, je sais des mécontents:  
 Le peuple est ébranlé, ne perdons point de temps;  
 L'honneur te le commande et l'amour t'y convie.

MARTIAN.

Pour otage en ses mains ce tigre a votre vie;  
 Et je n'oserai rien qu'avec un juste effroi  
 Qu'il ne venge sur vous ce qu'il craindra de moi.

PULCHÉRIE.

N'importe; à tout oser le péril doit contraindre.

Il ne faut craindre rien quand on a tout à craindre.  
 Allons examiner pour ce coup généreux  
 Les moyens les plus prompts et les moins dangereux.

## ACTE DEUXIÈME.

## SCÈNE I. — LÉONTINE, EUDOXE.

LÉONTINE.

Voilà ce que j'ai craint de son âme enflammée.

EUDOXE.

S'il m'eût caché son sort, il m'aurait mal aimée.

LÉONTINE.

Avec trop d'imprudence il vous l'a révélé.  
 Vous êtes fille, Eudoxe, et vous avez parlé:  
 Vous n'avez pu savoir cette grande nouvelle  
 Sans la dire à l'oreille à quelque âme infidèle,  
 A quelque esprit léger ou de votre heur jaloux,  
 A qui ce grand secret a pesé comme à vous.  
 C'est par là qu'il est su, c'est par là qu'on publie  
 Ce prodige étonnant d'Héraclius en vie;  
 C'est par là qu'un tyran, plus instruit que troublé  
 De l'ennemi secret qui l'aurait accablé,  
 Ajoutera bientôt sa mort à tant de crimes,  
 Et se sacrifiera pour nouvelles victimes  
 Ce prince dans son sein pour son fils élevé,  
 Vous qu'adore son âme, et moi qui l'ai sauvé.  
 Voyez combien de maux pour n'avoir su vous taire.

EUDOXE.

Madame, mon respect souffre tout d'une mère,  
 Qui, pour peu qu'elle veuille écouter la raison,  
 Ne m'accusera plus de cette trahison;  
 Car c'en est une enfin bien digne de supplice  
 Qu'avoir d'un tel secret donné le moindre indice.



LÉONTINE.

Et qui donc aujourd'hui le fait connaître à tous ?  
Est-ce le prince, ou moi ?

EUDOXE.

Ni le prince ni vous.

De grâce, examinez ce bruit qui vous alarme.  
On dit qu'il est en vie, et son nom seul les charme :  
On ne dit point comment vous trompâtes Phocas,  
Livrant un de vos fils pour ce prince au trépas,  
Ni comme après, du sien étant la gouvernante,  
Par une tromperie encor plus importante,  
Vous en fîtes l'échange, et, prenant Martian,  
Vous laissâtes pour fils ce prince à son tyran ;  
En sorte que le sien passe ici pour mon frère,  
Cependant que de l'autre il croit être le père,  
Et voit en Martian Léonce qui n'est plus,  
Tandis que sous ce nom il aime Héraclius.  
On dirait tout cela si, par quelque imprudence,  
Il m'était échappé d'en faire confidence :  
Mais pour toute nouvelle on dit qu'il est vivant ;  
Aucun n'ose pousser l'histoire plus avant.  
Comme ce sont pour tous des routes inconnues,  
Il semble à quelques-uns qu'il doit tomber des nues ;  
Et j'en sais tel qui croit dans sa simplicité  
Que pour punir Phocas Dieu l'a ressuscité.  
Mais le voici.

SCÈNE II. — HÉRACLIUS, LÉONTINE, EUDOXE.

HÉRACLIUS.

Madame, il n'est plus temps de taire

D'un si profond secret le dangereux mystère ;  
Le tyran, alarmé du bruit qui le surprend,  
Rend ma crainte trop juste et le péril trop grand.  
Non que de ma naissance il fasse conjecture ;  
Au contraire, il prend tout pour grossière imposture.  
Et me connaît si peu, que, pour la renverser,  
A l'hymen qu'il souhaite il prétend me forcer.  
Il m'oppose à mon nom qui le vient de surprendre :  
Je suis fils de Maurice ; il m'en veut faire gendre,  
Et s'acquérir les droits d'un prince si chéri

En me donnant moi-même à ma sœur pour mari.  
En vain nous résistons à son impatience,  
Elle par haine aveugle, et moi par connaissance,  
Lui, qui ne conçoit rien de l'obstacle éternel  
Qu'oppose la nature à ce nœud criminel,  
Menace Pulchérie, au refus obstinée,  
Lui propose à demain la mort ou l'hyménée.  
J'ai fait pour le fléchir un inutile effort ;  
Pour éviter l'inceste, elle n'a que la mort.  
Jugez s'il n'est pas temps de montrer qui nous sommes,  
De cesser d'être fils du plus méchant des hommes,  
D'immoler mon tyran aux périls de ma sœur,  
Et de rendre à mon père un juste successeur.

LÉONTINE.

Puisque vous ne craignez que sa mort ou l'inceste,  
Je rends grâce, seigneur, à la bonté céleste  
De ce qu'en ce grand bruit le sort nous est si doux,  
Que nous n'avons encor rien à craindre pour vous,  
Votre courage seul nous donne lieu de craindre :  
Modérez-en l'ardeur, daignez vous y contraindre ;  
Et, puisqu'aucun soupçon ne dit rien à Phocas,  
Soyez encor son fils, et ne vous montrez pas.  
De quoi que ce tyran menace Pulchérie,  
J'aurai trop de moyens d'arrêter sa furie,  
De rompre cet hymen ou de le retarder,  
Pourvu que vous veuillez ne vous point hasarder.  
Répondez-moi de vous, et je vous réponds d'elle.

HÉRACLIUS.

Jamais l'occasion ne s'offrira si belle :  
Vous voyez un grand peuple à demi révolté,  
Sans qu'on sache l'auteur de cette nouveauté.  
Il semble que de Dieu la main appesantie,  
Se faisant du tyran l'effroyable partie,  
Veuille avancer par là son juste châtiment ;  
Que, par un si grand bruit semé confusément,  
Il dispose les cœurs à prendre un nouveau maître,  
Et presse Héraclius de se faire connaître.  
C'est à nous de répondre à ce qu'il en prétend :  
Montrons Héraclius au peuple qui l'attend ;  
Évitons le hasard qu'un imposteur l'abuse,  
Et qu'après s'être armé d'un nom que je refuse



De mon trône, à Phocas sous ce titre arraché,  
Il puisse me punir de m'être trop caché.  
Il ne sera pas temps, madame, de lui dire  
Qu'il me rende mon nom, ma naissance et l'empire,  
Quand il se prévaudra de ce nom déjà pris  
Pour me joindre au tyran dont je passe pour fils.

LÉONTINE.

Sans vous donner pour chef à cette populace,  
Je romprai bien encor ce coup, s'il vous menace :  
Mais gardons jusqu'au bout ce secret important ;  
Fiez-vous plus à moi qu'à ce peuple inconstant.  
Ce que j'ai fait pour vous depuis votre naissance  
Semble digne, seigneur, de cette confiance :  
Je ne laisserai point mon ouvrage imparfait,  
Et bientôt mes desseins auront leur plein effet.  
Je punirai Phocas, je vengerai Maurice :  
Mais aucun n'aura part à ce grand sacrifice ;  
J'en veux toute la gloire, et vous me la devez.  
Vous régnerez par moi, si par moi vous vivez.  
Laissez entre mes mains mûrir vos destinées,  
Et ne hasardez point le fruit de vingt années.

EUDOXE.

Seigneur, si votre amour peut écouter mes pleurs,  
Ne vous exposez point au dernier des malheurs.  
La mort de ce tyran, quoique trop légitime,  
Aura dedans vos mains l'image d'un grand crime :  
Le peuple pour miracle osera maintenir  
Que le ciel par son fils l'aura voulu punir ;  
Et sa haine obstinée après cette chimère  
Vous croira parricide en vengeant votre père ;  
La vérité n'aura ni le nom ni l'effet  
Que d'un adroit mensonge à couvrir ce forfait ;  
Et d'une telle erreur l'ombre sera trop noire  
Pour ne pas obscurcir l'éclat de votre gloire.  
Je sais bien que l'ardeur de venger vos parents...

HÉRACLIUS.

Vous en êtes aussi, madame, et je me rends ;  
Je n'examine rien, et n'ai pas la puissance  
De combattre l'amour et la reconnaissance.  
Le secret est à vous, et je serais ingrat  
Si sans votre congé j'osais en faire éclat,

Puisque, sans votre aveu, toute mon aventure  
Passerait pour un songe ou pour une imposture.  
Je dirai plus : l'empire est plus à vous qu'à moi,  
Puisqu'à Léonce mort tout entier je le doi ;  
C'est le prix de son sang, c'est pour y satisfaire  
Que je rends à la sœur ce que je tiens du frère :  
Non que pour m'acquitter par cette élection  
Mon devoir ait forcé mon inclination ;  
Il présenta mon cœur aux yeux qui le charmèrent ;  
Il prépara mon âme aux feux qu'ils allumèrent ;  
Et ces yeux tout divins, par un soudain pouvoir,  
Achèvèrent sur moi l'effet de ce devoir.  
Oui, mon cœur, chère Eudoxe, à ce trône n'aspire  
Que pour vous voir bientôt maîtresse de l'empire.  
Je ne me suis voulu jeter dans le hasard  
Que par la seule soif de vous en faire part ;  
C'était là tout mon but. Pour éviter l'inceste  
Je n'ai qu'à m'éloigner de ce climat funeste ;  
Mais si je me dérobe au rang qui vous est dû,  
Ce sera par moi seul que vous l'aurez perdu ;  
Seul je vous ôterai ce que je dois vous rendre,  
Disposez des moyens et du temps de le prendre.  
Quand vous voudrez régner, faites-m'en possesseur :  
Mais, comme enfin j'ai lieu de craindre pour ma sœur,  
Tirez-la dans ce jour de ce péril extrême,  
Ou demain je ne prends conseil que de moi-même.

LÉONTINE.

Reposez-vous sur moi, seigneur, de tout son sort,  
Et n'en appréhendez ni l'hymen ni la mort.

SCÈNE III. — LÉONTINE, EUDOXE.

LÉONTINE.

Ce n'est plus avec vous qu'il faut que je déguise ;  
A ne vous rien cacher son amour m'autorise :  
Vous saurez les desseins de tout ce que j'ai fait,  
Et pourrez me servir à presser leur effet.  
Notre vrai Martian adore la princesse :  
Animons toutes deux l'amant pour la maîtresse ;  
Faisons que son amour nous venge de Phocas,  
Et de son propre fils arme pour nous le bras.



Si j'ai pris soin de lui, si je l'ai laissé vivre,  
Si je perdis Léonce et ne le fis pas suivre,  
Ce fut sur l'espoir seul qu'un jour, pour s'agrandir,  
A ma pleine vengeance il pourrait s'enhardir.  
Je ne l'ai conservé que pour ce parricide.

EUDOXE.

Ah! madame!

LÉONTINE.

Ce mot déjà vous intimide!  
C'est à de telles mains qu'il nous faut recourir;  
C'est par là qu'un tyran est digne de périr;  
Et le courroux du ciel, pour en purger la terre,  
Nous doit un parricide au refus du tonnerre.  
C'est à nous qu'il remet de l'y précipiter:  
Phocas le commettra s'il le peut éviter;  
Et nous immolerons au sang de votre frère  
Le père par le fils, ou le fils par le père.  
L'ordre est digne de nous; le crime est digne d'eux:  
Sauvons Héraclius au péril de tous deux.

EUDOXE.

Je sais qu'un parricide est digne d'un tel père;  
Mais faut-il qu'un tel fils soit en péril d'en faire?  
Et, sachant sa vertu, pouvez-vous justement  
Abuser jusque-là de son aveuglement?

LÉONTINE.

Dans le fils d'un tyran l'odieuse naissance  
Mérite que l'erreur arrache l'innocence,  
Et que, de quelque éclat qu'il se soit revêtu,  
Un crime qu'il ignore en souille la vertu.

## SCÈNE IV. — LÉONTINE, EUDOXE, UN PAGE.

LE PAGE.

Exupère, madame, est là qui vous demande.

LÉONTINE.

Exupère! à ce nom que ma surprise est grande!  
Qu'il entre. A quel dessein vient-il parler à moi,  
Lui que je ne vois point, qu'à peine je connoi?  
Dans l'âme il hait Phocas, qui s'immola son père,  
Et sa venue ici cache quelque mystère.  
Je vous l'ai déjà dit, votre langue nous perd.

## SCÈNE V. — EXUPÈRE, LÉONTINE, EUDOXE

EXUPÈRE.

Madame, Héraclius vient d'être découvert.

LÉONTINE, à Eudoxe.

Eh bien!

EUDOXE.

Si...

LÉONTINE.

A Eudoxe. A Exupère.

Taisez-vous. Depuis quand?

EXUPÈRE.

Tout à l'heure.

LÉONTINE.

Et déjà l'empereur a commandé qu'il meure?

EXUPÈRE.

Le tyran est bien loin de s'en voir éclairci.

LÉONTINE.

Comment?

EXUPÈRE.

Ne craignez rien, madame, le voici.

LÉONTINE.

Je ne vois que Léonce.

EXUPÈRE.

Ah! quittez l'artifice.

## SCÈNE VI. — MARTIAN, LÉONTINE, EXUPÈRE, EUDOXE

MARTIAN.

Madame, dois-je croire un billet de Maurice?  
Voyez si c'est sa main, ou s'il est contrefait:  
Dites s'il me détrompe, on m'abuse en effet,  
Si je suis votre fils ou s'il était mon père:  
Vous en devez connaître encor le caractère.

LÉONTINE, lisant.

« Léontine a trompé Phocas,

« Et, livrant pour mon fils un des siens au trépas,

« Dérobe à sa fureur l'héritier de l'empire.

« O vous qui me restez de fidèles sujets,



« Honorez son grand zèle, appuyez ses projets !  
« Sous le nom de Léonce Héraclius respire.

« MAURICE. »

Elle rend le billet à Exupère.

Seigneur, il vous dit vrai ; vous étiez en mes mains  
Quand on ouvrit Byzance au pire des humains.  
Maurice m'honora de cette confiance ;  
Mon zèle y répondit par delà sa croyance :  
Le voyant prisonnier et ses quatre autres fils,  
Je cachai quelques jours ce qu'il m'avait commis ;  
Mais enfin, toute prête à me voir découverte,  
Ce zèle sur mon sang détourna votre perte.  
J'allai pour vous sauver vous offrir à Phocas ;  
Mais j'offris votre nom, et ne vous donnai pas.  
La généreuse ardeur de sujette fidèle  
Me rendit pour mon prince à moi-même cruelle :  
Mon fils fut, pour mourir, le fils de l'empereur.  
J'éblouis le tyran, je trompai sa fureur :  
Léonce, au lieu de vous, lui servit de victime.

Elle fait un soupir.

Ah ! pardonnez de grâce ; il m'échappe sans crime.  
J'ai pris pour vous sa vie et lui rends un soupir ;  
Ce n'est pas trop, seigneur, pour un tel souvenir :  
A cet illustre effort par mon devoir réduite,  
J'ai dompté la nature et ne l'ai pas détruite.  
Phocas, ravi de joie à cette illusion,  
Me combla de faveurs avec profusion,  
Et nous fit de sa main cette haute fortune  
Dont il n'est pas besoin que je vous importune.  
Voilà ce que mes soins vous laissent ignorer ;  
Et j'attendais, seigneur, à vous le déclarer,  
Que, par vos grands exploits, votre rare vaillance  
Pût faire à l'univers croire votre naissance,  
Et qu'une occasion pareille à ce grand bruit  
Nous pût de son aveu promettre quelque fruit :  
Car, comme j'ignorais que notre grand monarque  
En eût pu rien savoir ou laisser quelque marque,  
Je doutais qu'un secret, n'étant su que de moi,  
Sous un tyran si craint pût trouver quelque foi.

EXUPÈRE.

Comme sa cruauté, pour mieux gêner Maurice,

Le forçait de ses fils à voir le sacrifice,  
Ce prince vit l'échange et l'allait empêcher ;  
Mais l'acier des bourreaux fut plus prompt à trancher :  
La mort de votre fils arrêta cette envie,  
Et prévint d'un moment le refus de sa vie.  
Maurice, à quelque espoir se laissant lors flatter,  
S'en ouvrit à Félix qui vint le visiter,  
Et trouva les moyens de lui donner ce gage  
Qui vous en pût un jour rendre un plein témoignage.  
Félix est mort, madame, et naguère en mourant  
Il remit ce dépôt à son plus cher parent ;  
Et, m'ayant tout conté, « Tiens, dit-il, Exupère,  
« Sers ton prince, et venge ton père. »  
Armé d'un tel secret, seigneur, j'ai voulu voir  
Combien parmi le peuple il aurait de pouvoir.  
J'ai fait semer ce bruit sans vous faire connaître ;  
Et, voyant tous les cœurs vous souhaiter pour maître,  
J'ai ligué du tyran les secrets ennemis,  
Mais sans leur découvrir plus qu'il ne m'est permis.  
Ils aiment votre nom, sans savoir davantage,  
Et cette seule joie anime leur courage,  
Sans qu'autres que les deux qui vous parlaient là-bas  
De tout ce qu'elle a fait sachent plus que Phocas.  
Vous venez de savoir ce que vous vouliez d'elle ;  
C'est à vous de répondre à son généreux zèle.  
Le peuple est mutiné, vos amis assemblés,  
Le tyran effrayé, ses confidents troublés.  
Donnez l'aveu du prince à sa mort qu'on apprête,  
Et ne dédaignez pas d'ordonner de sa tête.

MARTIAN.

Surpris des nouveautés d'un tel événement,  
Je demeure à vos yeux muet d'étonnement.  
Je sais ce que je dois, madame, au grand service  
Dont vous avez sauvé l'héritier de Maurice.  
Je croyais, comme fils, devoir tout à vos soins,  
Et je vous dois bien plus lorsque je vous suis moins :  
Mais pour vous expliquer toute ma gratitude,  
Mon âme a trop de trouble et trop d'inquiétude.  
J'aimais, vous le savez, et mon cœur enflammé  
Trouve enfin une sœur dedans l'objet aimé.  
Je perds une maîtresse en gagnant un empire ;



Mon amour en murmure et mon cœur en soupire,  
 Et de mille pensers mon esprit agité  
 Paraît enseveli dans la stupidité.  
 Il est temps d'en sortir, l'honneur nous le commande.  
 Il faut donner un chef à votre illustre bande :  
 Allez, brave Exupère, allez, je vous rejoins ;  
 Souffrez que je lui parle un moment sans témoins.  
 Disposez cependant vos amis à bien faire :  
 Surtout sauvons le fils en immolant le père ;  
 Il n'eut rien du tyran qu'un peu de mauvais sang,  
 Dont la dernière guerre a trop purgé son flanc.

EXUPÈRE.

Nous vous rendrons, seigneur, entière obéissance,  
 Et vous allons attendre avec impatience.

## SCÈNE VII. — MARTIAN, LÉONTINE, EUDOXE

MARTIAN.

Madame, pour laisser toute sa dignité  
 A ce dernier effort de générosité,  
 Je crois que les raisons que vous m'avez données  
 M'en ont seules caché le secret tant d'années.  
 D'autres soupçonneraient qu'un peu d'ambition,  
 Du prince Martian voyant la passion,  
 Pour lui voir sur le trône élever votre fille,  
 Aurait voulu laisser l'empire en sa famille,  
 Et me faire trouver un tel destin bien doux  
 Dans l'éternelle erreur d'être sorti de vous :  
 Mais je tiendrais à crime une telle pensée.  
 Je me plains seulement d'une ardeur insensée,  
 D'un détestable amour que pour ma propre sœur  
 Vous-même vous avez allumé dans mon cœur.  
 Quel dessein faisiez-vous sur cet aveugle inceste ?

LÉONTINE.

Je vous aurais tout dit avant ce nœud funeste ;  
 Et je le craignais peu, trop sûre que Phocas,  
 Ayant d'autres desseins, ne le souffrirait pas.  
 Je voulais donc, seigneur, qu'une flamme si belle  
 Portât votre courage aux vertus dignes d'elle,  
 Et que, votre valeur l'ayant su mériter,  
 Le refus du tyran vous pût mieux irriter.

Vous n'avez pas rendu mon espérance vaine ;  
 J'ai vu dans votre amour une source de haine ;  
 Et j'ose dire encor qu'un bras si renommé  
 Peut-être aurait moins fait si le cœur n'eût aimé.  
 Achevez donc, seigneur ; et, puisque Pulchérie  
 Doit craindre l'attentat d'une aveugle furie...

MARTIAN.

Peut-être il vaudrait mieux moi-même la porter  
 A ce que le tyran témoigne en souhaiter ;  
 Son amour, qui pour moi résiste à la colère,  
 N'y résistera plus quand je serai son frère.  
 Pourrais-je lui trouver un plus illustre époux ?

LÉONTINE.

Seigneur, qu'allez-vous faire ? et que me dites-vous ?

MARTIAN.

Que peut-être pour rompre un si digne hyménée,  
 J'expose à tort sa tête avec ma destinée,  
 Et fais d'Héraclius un chef de conjurés  
 Dont je vois les complots encor mal assurés.  
 Aucun d'eux du tyran n'approche la personne :  
 Et quand même l'issue en pourrait être bonne,  
 Peut-être il m'est honteux de reprendre l'État  
 Par l'infâme succès d'un lâche assassinat ;  
 Peut-être il vaudrait mieux en tête d'une armée  
 Faire parler pour moi toute ma renommée,  
 Et trouver à l'empire un chemin glorieux  
 Pour venger mes parents d'un bras victorieux.  
 C'est dont je vais résoudre avec cette princesse,  
 Pour qui non plus l'amour, mais le sang m'intéresse.  
 Vous, avec votre Eudoxe...

LÉONTINE.

Ah ! seigneur ! écoutez.

MARTIAN.

J'ai besoin de conseils dans ces difficultés ;  
 Mais, à parler sans fard, pour écouter les vôtres,  
 Outre mes intérêts vous en avez trop d'autres.  
 Je ne soupçonne point vos vœux ni votre foi ;  
 Mais je ne veux d'avis que d'un cœur tout à moi.  
 Adieu.



## SCÈNE VIII. — LÉONTINE, EUDOXE.

LÉONTINE.

Tout me confond, tout me devient contraire.  
 Je ne fais rien du tout, quand je pense tout faire;  
 Et, lorsque le hasard me flatte avec excès,  
 Tout mon dessein avorte au milieu du succès :  
 Il semble qu'un démon funeste à sa conduite  
 Des beaux commencements empoisonne la suite.  
 Ce billet, dont je vois Martian abusé,  
 Fait plus en ma faveur que je n'aurais osé;  
 Il arme puissamment le fils contre le père :  
 Mais, comme il a levé le bras en qui j'espère,  
 Sur le point de frapper je vois avec regret  
 Que la nature y forme un obstacle secret.  
 La vérité le trompe et ne peut le séduire;  
 Il sauve en reculant ce qu'il croit mieux détruire;  
 Il doute; et, du côté que je le vois pencher,  
 Il va presser l'inceste au lieu de l'empêcher.

EUDOXE.

Madame, pour le moins vous avez connaissance  
 De l'auteur de ce bruit et de mon innocence;  
 Mais je m'étonne fort de voir à l'abandon  
 Du prince Héraclius les droits avec le nom.  
 Ce billet, confirmé par votre témoignage,  
 Pour monter dans le trône est un grand avantage.  
 Si Martian le peut sous ce titre occuper,  
 Pensez-vous qu'il se laisse aisément détromper,  
 Et qu'au premier moment qu'il vous verra dédire  
 Aux mains de son vrai maître il remette l'empire?

LÉONTINE.

Vous êtes curieuse, et voulez trop savoir.  
 N'ai-je pas déjà dit que j'y saurais pourvoir?  
 Tâchons sans plus tarder à revoir Exupère,  
 Pour prendre en ce désordre un conseil salutaire.

## ACTE TROISIÈME.

## SCÈNE I. — MARTIAN, PULCHÉRIE.

MARTIAN.

Je veux bien l'avouer, madame, car mon cœur  
 A de la peine encore à vous nommer ma sœur,  
 Quand malgré ma fortune à vos pieds abaissée,  
 J'osai jusques à vous élever ma pensée,  
 Plus plein d'étonnement que de timidité,  
 J'interrogeais ce cœur sur sa témérité;  
 Et dans ses mouvements, pour secrète réponse,  
 Je sentais quelque chose au-dessus de Léonce,  
 Dont, malgré ma raison, l'impérieux effort  
 Emportait mes désirs au delà de mon sort.

PULCHÉRIE.

Moi-même assez souvent j'ai senti dans mon âme  
 Ma naissance en secret me reprocher ma flamme.  
 Mais quoi! l'impératrice à qui je dois le jour  
 Avait innocemment fait naître cet amour :  
 J'approchais de quinze ans, alors qu'empoisonnée  
 Pour avoir contredit mon indigne hyménée  
 Elle mêla ces mots à ses derniers soupirs :  
 « Le tyran veut suprendre ou forcer vos désirs,  
 « Ma fille, et sa fureur à son fils vous destine :  
 « Mais prenez un époux des mains de Léontine;  
 « Elle garde un trésor qui vous sera bien cher. »  
 Cet ordre en sa faveur me sut si bien toucher,  
 Qu'au lieu de la haïr d'avoir livré mon frère  
 J'en tins le bruit pour faux, elle me devint chère;  
 Et, confondant ces mots de trésor et d'époux,  
 Je crus les bien entendre, expliquant tout de vous.  
 J'opposais de la sorte à ma fière naissance  
 Les favorables lois de mon obéissance;  
 Et je m'imputais même à trop de vanité  
 De trouver entre nous quelque inégalité.